

Feuilleton du Pays du dimanche : les cantiques d'Yvan

Autor(en): **Camfranc, M du**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1900)**

Heft 137

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249986>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Les origines de la crise Chinoise

L'Impératrice régente Sy-Tay-Heou

(Suite.)

Pour l'extérieur, Sy-Tay-Heou dut frémir en voyant *Kiao-Tcheou* occupé par les Allemands (1^{er} novembre 1897), puis cédé par Koang Su (6 mars 1898); *Fort-Arthur* et *Ta-Lien-Ouan* occupé par les Russes (décembre 1897) et cédés (27 mars 1898); *Koang-Tchéou-Ouan*, cédé aux Français (4 avril 1898) et occupé (22 avril (1); *Ouy-Hay-Ouy*, occupé par les Anglais (30 mai 1898) et cédé (1^{er} juillet). Beaucoup d'autres abandons furent consentis aux puissances, mais Sy-Tay-Heou remarque ceci : dès qu'une puissance est favorisée d'une cession, l'Angleterre exige et obtient facilement un avantage semblable, sinon même plus considérable. Au contraire, l'Angleterre est-elle la première à recevoir un privilège, les autres puissances ne peuvent arracher aucune compensation ; même il suffit souvent de l'opposition britannique à une transaction pour que celle-ci devienne impossible. Citons quelques cas : un syndicat franco-belge, malgré l'opposition des Anglais, obtient, avec l'appui de la Russie, la ligne du chemin de fer Pékin à Han-Keou ; aussitôt un syndicat anglo-chinois se voit concéder la ligne de Hang-Keou à Koang-Tong, et un syndicat anglo-italien la ligne Pin-Tin-Tcheou à Siang-Yang, qui, par le Han, affluent navigable pour le fleuve Bleu, double et concurrence la ligne franco-belge. L'acte le plus grave aux yeux de la douairière est peut-

(1) Comme on le voit, les Français, seuls, firent politiquement précéder la cession de diplomatique et suivirent l'occupation.

être l'engagement pris par la Chine, vis-à-vis de l'Angleterre, le 11 février 1898, de « n'hypothéquer, donner à bail ou céder à aucune puissance aucun territoire dans la région du Yang-Tse ». M. Dubail, sans attendre, réclame le même privilège pour la France, convention du 5 avril, concernant les trois provinces Koang-Tong, Koang-Si, Yun-Nan. Malgré cet accord signé, l'Angleterre, dès le 9 juin, enlève haut la main une cession dans le Koang-Tong, en face de Hong-Kong, tandis que l'extension nécessaire de la concession française de Chang-Hay est opiniâtement refusée par les ministres anglo-progressistes, pour obéir à lord Salisbury (2). Les Russes voient des obstacles perpétuels mis par la Chine, sous la pression de l'Angleterre, à la construction de leurs lignes ferrées du Nord, tandis qu'une foule de syndicats anglo-chinois se partagent les concessions de la plupart des mines, non pour les exploiter, mais pour empêcher les rivaux de les obtenir.

Les conséquences. Sy-Tay-Heou suppose les résultats : les nouvelles mesures bouleversent brusquement les traditions séculaires et grossissent démesurément le nombre des mécontents. Les soulèvements partiels menacent de dégénérer en rébellion générale. La Chine marche à l'anarchie. L'Angleterre, ne doutant pas de la réalisation de ses desirs, expédie l'amiral C. Beresford en Orient. Il part à grand fracas comme une sorte de protecteur définitif appelé pour organiser la Chine par les Anglais et à leur profit. Patronné ostensiblement par lord Salisbury, il arrive à la fois, comme l'homme de l'empereur du parti progressiste, de l'Union des Chambres de commerce anglaises

(2) Voir Livre jaune, 1900, et le succès final de l'énergie de M. Pichon. Mais que dire de quelques autres et des bravades qu'ils ont subies sans sourcilier.

de la métropole et d'Extrême-Orient. Mais lord Beresford arrive trop tard. Pendant qu'il navigue, la douairière découvre le but des progressistes : supplanter la dynastie triarale par une dynastie chinoise inféodée à l'Angleterre. Les conjurés vont agir. Tsé-Hy les prévient par un nouveau coup d'Etat prompt, énergique, cruel. La Chine a marché, la terrible princesse n'a pas changé.

En face du péril, elle avait usé, contre son habitude, d'une rare temporisation. Néanmoins, un jour, dit-on, en face de Koang-Su, sottement vêtu d'habits européens, la patience lui échappe. L'empereur battu doit se retirer sous un déluge d'invectives ; il rentre dans ses appartements, rageur, exaspéré, prêt à tout pour venger son affront et rester le maître. Ses familiers lui conseillent un acte énergique : confiner l'impératrice en son palais, sans relations avec le dehors, pour affaires de l'Etat on même simple distraction. Au fond, les progressistes croient l'occasion propice pour leur révolution dynastique. Voilà pourquoi ils poussent Koang-Su à faire venir l'armée de Tién-Tsin, inutile contre l'impératrice, nécessaire pour renverser les Tsin. Ce fut leur perte.

L'empereur envoie son familier Lin porter au général Yuén l'ordre verbal de se rendre à Pékin avec son armée. Faute d'ordre écrit, ce Tartare refuse ses troupes, mais il consent à venir trouver Koang-Su, qui maintient son désir et dévoile ses intentions. Même devant la colère impériale, à moins d'un décret dûment muni du sceau, le général, à son tour, maintient son refus. Chassé sous une grêle d'injures, Yuén s'enfuit à Tién-Tsin faire ses malles. Mais d'abord il court mettre au courant de ces péripéties singulières un autre Tartare, Jong-Lou.

Oh ! oui, comme elle l'avait senti bien des fois ! depuis le commencement de sa maladie, quelque chose était mort dans son existence. C'était la fin d'une ère. Les rafales d'automne, qui, là-bas, dans le parc, emportaient les feuilles en tourbillons, disaient, dans leur mélancolique langage : « Adieu bel été ; te voici disparu » ; ainsi le prochain dépouillement des salons disait : « Voici l'hiver de la gloire ». Malgré le feu allumé dans la cheminée, Marie-Alice frissonnait.

Elle s'était assise près d'Yvan ! Le jeune homme inscrivait, sur un registre, la longue liste des objets d'art.

Ils allaient faire venir un commissaire-prieur pour en évaluer le prix, et il semblait, à Marie-Alice qu'elle accomplissait, en écrivant à cet homme, les démarches suprêmes qui suivent une mort.

L'arrivée d'Alba vint interrompre l'inventaire, elle entra dans le salon avec la jeunesse de son sourire, la grâce de son regard, le char-

Mustel, une harpe en bois doré. Iraient-ils aussi aux enchères, comme les comédiennes de la galerie, comme les jolies femmes d'antan ?

Aux enchères tout cela ! Tout cela jeté à la vente, car les diamants n'avaient pas suffi à combler le gouffre des prodigalités de Boleslas ; de nouvelles créances avaient surgi. Le chiffre des dettes connues avait grossi de toutes celles qu'on ignorait ; c'était un désastre.

Une émotion profonde, affreusement triste, étreignit la Bocellini : elle se sentait défaillir dans ce luxueux salon, où s'était passée sa vie d'artiste. Chaque œuvre d'art, les bronzes, les amphores, les vases de Sèvres, lui rappelaient un succès ; mais, succès et souvenirs étaient désormais choses du passé. Comme le triomphe avait eu peu de durée ! Comme elles passent vite, les années ! Il lui semblait qu'elle envoyait aux enchères, en même temps que le piano d'Erard et l'orgue de Mustel, toute sa jeunesse, tous ses triomphes, toutes ses illusions, tous ses rêves.

Feuilleton du Pays du Dimanche 35

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Maintenant, elle parcourait le grand salon de musique, pièce très vaste et très claire, où se tenait habituellement Yvan allongé sur sa chaise longue. Quelles belles fêtes musicales avaient été données là, sous la lumière des lampes et des lustres ! Toutes les célébrités artistiques avaient défilé dans le salon de la Bocellini. Et ils étaient éteints, à jamais, les échos de l'orchestre. Au milieu du panneau principal, le portrait de Marie-Alice, signé du nom d'un peintre célèbre, semblait présider les instruments : le piano à queue d'Erard, l'orgue de

neveu de Tse-Hy, et gouverneur de Pé-Tché-Ly. Quelques heures plus tard ce mandarin est à Pékin et raconte tout à la douairière, qui met ses agents en campagne. Le soir même, Tse-Hy possède la certitude que Koang-Su, dans cette machination, n'est que l'inconscient organisateur d'un complot contre lui-même et la dynastie.

Femme des promptes décisions, elle s'assure quelques troupes, et, dans la nuit envahit les appartements privés de l'empereur. Le duel est



Le R. P. Jules Bayard
de la Société des Missions étrangères
massacré en Mandchourie.

court. Reproches véhéments de la mère adoptive. Négations de Koang-Su. Récit de Jong-Lou. Aveux forcés de l'impérial conspirateur. Quatorze eunuques, complices en l'affaire, viennent, entre des gardes, apprendre à Koang-Su le sort que lui réservaient ses prétendus amis, si la tentative eût réussi. L'efféminé potentat s'effondre. Traité d'incapable nigaud, d'indigne fils, de traître aux aïeux par Tse-Hy, superbe de colère et d'orgueil, l'infortuné fils du ciel baisse la tête et acquiesce à tout. Il remet le sceau de l'empire à Sy-Tay-Heou et signe un décret qui l'institue régente (nuit du 21 au 22 septembre 1898).

Après la scène tragique, la répression sanglante : les quatorze eunuques sont décapités avant le jour. Tous les personnages du parti cités plus haut sont mandés au Palais ou arrêtés en ville. La plupart sont exécutés ; deux ou trois seulement obtiennent l'exil. Cependant grâce à un navire anglais, le chef principal de la faction, Kang-Yeou-Guy, peut s'échapper, ainsi que l'utopiste Liang-Tché-Tchao (1).

(1) Celui-ci, actuellement au Japon, écrit des articles aussi logiques que réactionnaires dans une revue du Nippon.

me de toute sa personne.

— Eh quoi ! s'écria-elle étonnée, vous voilà plume en main ?

Et quand on l'eut mise au courant de la vente décidée et prochaine, elle se montra vivement affligée. Était-ce possible ? Toutes ces toiles précieuses, tous ces instruments de musique, ces meubles de prix s'éparpilleraient dans Paris ! On allait mettre aux enchères ce piano merveilleux de Marie-Alice et cette harpe... et aussi cette chaise à porteur qui, d'une manière si originale, ornait l'entrée... Et encore cette statuette de Mignon, le luth en main !

Et mademoiselle Hedjer répétait :

— Mais ce n'est pas possible !

Elle s'imaginait des murailles, si richement garnies, dépouillées et nues. Comment, quelques jours allaient encore s'écouler, et tout ce luxueux appartement, orné avec tant de goût, serait en désarroi !

On ne verrait plus que des caisses, du désordre.

On devine l'émotion des Anglais après ces exécutions qui décimaient leurs fidèles. Devancés par la promptitude de Sy-Tay-Heou, ils n'avaient pu rien prévoir et presque rien sauver (2). Comme compensation, leurs journaux célébrèrent les martyrs de la Chine nouvelle et accablèrent l'impératrice de virulentes épithètes. On comprend l'exaspération de ce tapage devant l'effondrement du parti progressiste, fruit de plusieurs années d'intrigues et d'efforts très coûteux.



Le R. P. Edouard Agnius
De la Société des Missions étrangères
massacré en Mandchourie.

Depuis lors, la presse et le télégraphe anglais n'ont cessé de prétendre que Tse-Hy, hostile au progrès, menaçait les intérêts européens engagés en Chine. C'est une invite perpétuelle à aider les progressistes, amis des Anglais, à renverser la régente. Mais pour tromper l'univers, même serré dans les mailles des réseaux anglais, il ne suffit pas d'écrire au-dessous de chaque nouvelle vraie ou fausse la même note partielle « encore le mouvement réactionnaire qui s'accroît ». Qu'a fait Sy-Tay-Heou, depuis sa nouvelle régence ?

Ses décrets réactionnaires regardent surtout les Chinois. Ils rapportent les mesures trop radicales prises par Koang-Su pour les études, les examens, les rouages principaux de l'administration. Jose dire que la vieille douairière a raison contre ses détracteurs. Le progrès, pour une masse de 400 millions d'hommes, ne peut être un brusque saut dans l'inconnu de la veille. Rien ne se fera sous ce rapport en Chine avant la transformation de la langue, ce moule

(2) Sir Mac Donald obtint la promesse que Tchong-Yun-Hoan ne serait pas exécuté avec les autres. Tse-Hy tint sa promesse de ne pas décapiter ce vieillard, mais elle le fit étrangler sur le chemin de l'exil.

Les aspects, qu'elle avait tant aimés, parce que son jeune ami Yvan habitait ces chambres, seraient détruits pour toujours. On allait enlever les tapis, déclouer les tentures, porter le tout à la salle des ventes.

Elle en avait le cœur tout serré, la pauvre petite, et en quittant la comtesse de Ruloff et son fils elle murmura :

— Espoir !

Elle formait un projet : celui de sauver ses amis de la ruine.

Toute la nuit, elle rêva au moyen d'empêcher la vente du mobilier d'art ; elle voulait que ces merveilles fussent conservées. Elle avait trouvé, pensait-elle, et, au point du jour, elle se leva, gaie comme les alouettes et les bergamottes, qui, aussitôt éveillées, exécutent, en guise de prière, des trilles et des roulades. Elle passait ses bras au cou de M^{me} de Guinto, l'embrassait de tout son cœur, en s'écriant :

— Ma bonne, mon excellente amie, je sais maintenant ce que je vais faire.

essentiel du génie chinois. D'une part, elle donne aux lettrés un mode de penser totalement différent du nôtre ; d'autre part, à cause de sa difficulté, elle empêche la masse des Célestes, illettrés par nécessité, dans des rudiments très pauvres de connaissances générales. La sagesse est d'attendre, de tirer parti des éléments actuels, non pas de les supprimer.

Pour toutes les entreprises du progrès qui envahissent la Chine, la régente n'a rien changé. Elle a ouvert elle-même (31 décembre 1898) l'Université de Pékin, qui dit-on, a peu de chances de succès. Les chemins de fer se construisent ; les prérogatives de tous les étrangers sont augmentées ; beaucoup de ports nouveaux sont ouverts à la navigation et au commerce européen ; le Sy-Kiang et le Yang-Tsé sont déclarés accessibles aux vapeurs sur tout leur parcours navigable ; les douanes intérieures (Ly-Kin), si désagréables, sont réglementées ; on songe aux réformes des postes et de l'armée, etc. Mais, dans toute cette marche en avant, la douairière redoute les privilèges exclusifs ; elle préfère la politique de la *porte ouverte*, où l'on donne des passe-partout à tous les étrangers également. (A suivre.)

A l'Exposition

L'affluence à l'Exposition universelle est-elle aussi grande que les organisateurs de l'entreprise l'avaient calculé ? Déjà d'assez nombreuses constatations ont été faites qui semblent établir un déchet considérable. Par exemple, le nombre des entrées le dernier dimanche de juillet a été de 242,046 entrées payantes. Or, le dernier dimanche de juillet 1889, les entrées payantes s'étaient élevées à 246,955, soit près de 8,000 de plus qu'en 1900.

Le *Temps*, il est vrai, pose des observations et des conclusions tout à fait différentes.

Nous trouvons dit-il, les mêmes abaissements de chiffres d'entrées dans la fin de juillet, aux Expositions de 1878 et de 1889. En 1878, les 26 et 27 juillet donnent en chiffres ronds 41,000 et 38,000 entrées payantes contre 85,000 ces deux mêmes jours en 1889. Le 30 et le 31 juillet 1878, nous relevons 45,000 et 42,000 entrées payantes, contre 94,000 et 93,000 en 1889. Les derniers jours de juillet ne sont donc pas des jours de grandes entrées. La raison en apparaît aisément. Il fait toujours très chaud dans cette période ; cette année même, il a fait horriblement chaud. Les étrangers, venus à Paris pour l'Exposition, et les visiteurs des départements continuent bien à en-

Et dès qu'eut sonné l'heure, où elle pensait que son père était prêt à la recevoir, elle alla le trouver ; et tout de suite, elle vint l'embrasser sur le front.

Il aimait tendrement sa petite Alba, son unique enfant, et la jeune fille était heureuse, par de doux baisers, qui étaient toujours, là, sur ses lèvres, de pouvoir le remercier du souci, de la peine qu'il prenait pour elle, et de toutes ses générosités.

Elle était charmante dans le soleil matinal ; son teint clair était plus chaudement coloré que d'habitude ; ses yeux plus intenses de couleur et d'expression, parce que ses sentiments étaient profonds et sincères.

Plongé dans son courrier du matin, Constantin Hedjer feuilletait, l'un après l'autre, les nombreux journaux déposés sur sa table. Son binocle d'or sur le nez, il absorbait, par le menu, les questions de finance, négligeant et dédaignant les articles littéraires, les fantaisies inutiles. C'était toujours le bel homme, apparu à la fête